

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 80 (1935)  
**Heft:** 10-11

**Rubrik:** Chronique

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## CHRONIQUE

### CHRONIQUE FRANÇAISE

#### Une expérience : La mobilisation du 11<sup>e</sup> zouaves.<sup>1</sup>

Une des caractéristiques de notre armée de milices est que la mobilisation de nos corps de troupes en temps de paix correspond exactement à celle qui serait effectuée en vue de leur mise sur pied de guerre. Nous ne connaissons pas, comme la France par exemple, la mobilisation des « réservistes », avec lesquels nos milices ont pourtant de nombreux points communs. On lira avec curiosité la relation de l'essai, tenté récemment en France, pour mobiliser le 11<sup>e</sup> zouaves. Il ne sera pas sans intérêt de la comparer avec la mobilisation de nos troupes, qui, après quelques heures de travaux (appel, prise du matériel de corps, chargement des munitions) sont prêtes à marcher et gagnent en général le même jour, après une étape de quelque vingt kilomètres, leur stationnement initial. (Réd.)

Décidée en principe « pour vérifier le fonctionnement d'un centre mobilisateur (le 145), pour contrôler la valeur morale et les aptitudes militaires d'un régiment de réserve à sa formation, pour parfaire l'instruction du personnel et soumettre les unités à un entraînement progressif aux opérations de guerre », la mobilisation du 11<sup>e</sup> zouaves a eu lieu à Belley (Ain), du 21 août au 5 septembre. On voudrait, ici, brièvement narrer les principales phases de cette « expérience », comment elle a été préparée matériellement et moralement, comment elle s'est déroulée et avec quels résultats.

Le lieu choisi, Belley, offrait une caserne partiellement occupée par des éléments du 6<sup>e</sup> R. T. M. A la rigueur, deux bataillons du 11<sup>e</sup> zouaves y eussent trouvé abri, quitte à répartir l'autre bataillon dans des locaux réquisitionnés en ville. Mais le commandant désigné du 11<sup>e</sup> zouaves le lieutenant-colonel Lorillard du 5<sup>e</sup> R. T. M., veut que cette expérience impose aux cadres et à

<sup>1</sup> France militaire du 4.-10.-35.

la troupe l'ambiance de la guerre. A la mobilisation et en temps de guerre, pour se mettre en place sur le vaste échiquier de la zone des étapes et de la zone des armées, les unités seront habituellement contraintes de quitter les confortables casernes, asiles de la paix. Le lieutenant-colonel Lorillard installera donc son régiment au cantonnement, dans des villages de la périphérie. Or c'était jouer la difficulté. Dans ce Haut-Bugey, où la propriété est très morcelée, les localités sont disséminées et petites ; les habitations et leurs dépendances exigües ; les commodités restreintes. Malgré l'abondance de l'eau qui ruisselle des collines, la saleté règne au milieu de l'indifférence générale ; le fumier s'étale librement sans contraintes, à pleines cours, à pleines routes. S'il pleut le long des ruelles en pente, il coule en nappes malodorantes. Un seul luxe : sur les coteaux verdoyants la vigne dispose ses grappes tentatrices et, si l'on pénètre dans les celliers, Bacchus ami ou ennemi (?) du soldat, promet de joyeuses ou terribles ivresses. En somme, avec ses liaisons difficiles, le triste aspect de ses demeures dont on risque de vouloir se consoler dans les caves, et, au surplus, des menaces de pluie qui achèveraient de détremper le moral, le pays s'annonçait mal.

— Tant mieux, pense le colonel Lorillard, puisque c'est difficile, on réussira. Et avec le commandant Languillaume, il se prépare à opposer aux « ruses » de la nature et des hommes les « contre-ruses » qui triomphent <sup>1</sup> :

*Première précaution* : une compagnie de base, fonctionnant dès les premiers jours de juillet, fournira des cadres et des corvées pour l'aménagement matériel, reconnaissance et distribution des locaux, transport et montage de la literie.

*Deuxième précaution* : en plein accord avec les autorités civiles, sous-préfet et maires, les habitants de la région de Belley, qui escomptent de légitimes profits dans la vente du pinard et de ses succédanés, sont invités à faire bon, mais sage accueil à la clientèle des zouaves. Faute de quoi, le commandement se verrait obligé à « modifier la répartition des troupes ». Ce discret et ferme avis est destiné à ramener à la raison — *in medio virtus* — les vigneron trop zélés à vider leurs tonnes.

*Troisième précaution* : on ouvrira dans chaque cantonnement, surtout dans les plus déshérités, un Foyer du zouave, aussi coquet et aussi accueillant que possible.

*Quatrième précaution* : pour alimenter ce Foyer et éviter l'in-

<sup>1</sup> On sait que le lieutenant-colonel Lorillard est l'auteur d'une étude pénétrante et nouvelle sur *Ruses de guerre et contre-ruses*. Préface du général Niessel. Charles-Lavauzelle et Cie, éditeurs, 1935 (chèque postal 88-49, Paris).

trusion, toujours à craindre, des mercantis aux aguets, on passe un marché avec un fournisseur pour « les apéritifs, la bière, la limonade, le soda, les vins, le café, le casse-croûte, le saucisson, le fromage, les sardines, les chaussettes, les lacets, le savon, le papier à lettres, etc... ». Et le colonel réserve une part des bénéfices pour créer un fond de secours destiné aux zouaves nécessiteux.

*Cinquième précaution* : pour animer ce grand corps des zouaves, qui jusqu'à présent n'existe qu'à l'état d'ébauche abstraite sur de froids cahiers de contrôle, on lui mettra la chanson aux lèvres, un insigne à la poitrine et une devise au cœur. Le colonel prescrit donc que chaque bataillon « organisera des séances récréatives qui feront revivre l'ancien théâtre des zouaves ». D'une plume alerte et mesurée, il écrit lui-même la « chanson du 11<sup>e</sup> ». Il fait dessiner l'insigne : une tête de chacal blanc sur croissant rouge. Et il choisit la devise : elle signifie qu'on ne sera pas l'agresseur, mais qu'on rendrait coup pour coup avec une inflexible justice : « œil pour œil, dent pour dent ».

*Sixième précaution* : les officiers de l'encadrement seront convoqués cinq jours avant la troupe. Chaque commandant de compagnie de réserve sera épaulé par un lieutenant d'active. Les officiers seront invités à « partager la vie de leurs hommes, qu'ils auront soin d'entourer à tous les instants d'une sollicitude réelle et s'étendant à tous les domaines, avec une fermeté des plus strictes, mais bienveillante et habilement nuancée. « Le fonctionnement des popotes est rendu obligatoire. Les sous-officiers mangeront à l'ordinaire, mais « leurs repas seront servis à part, dans de la vaisselle, et les menus améliorés par des versements personnels ».

Ainsi, par ces mesures préventives, on est paré. Du 16 au 21 août, les cadres officiers (bon nombre d'O. R. ont eu la riche idée d'amener leurs voitures) sillonneront le secteur. Des flèches indicatrices jalonnent les itinéraires ; des poteaux s'élèveront pour délimiter les quartiers et les sous-quartiers ; des pancartes définiront l'attribution des locaux. Maintenant, toutes les choses sont en place, ils peuvent se présenter, les hommes.

Et les voici, à flots pressés : le premier jour au matin, 500 environ ; l'après-midi, 1000 ; le deuxième jour, 600. De la gare, ils sont conduits aux divers bureaux du centre mobilisateur : d'abord au *centre de réception et d'accueil* où s'effectue le triage par lettre et où ils reçoivent un masque et une toile de tente ; ensuite, au *centre d'identification* où ils reçoivent une fiche d'identité ; au *centre médical*, où se passe la visite ; au *centre d'habillement*, où ils perçoivent les effets principaux de la tenue militaire ; au *centre d'alimentation*, où ils sont nourris et de là orientés vers

leurs cantonnements respectifs. Les opérations du centre mobilisateur sont alors terminées. Il s'agissait, on le voit, d'opérations mécaniques, dont nous ne nous dissimulons ni la complexité ni la difficulté, et pour la réussite rapide desquelles il convient de rendre hommage au chef du C. M. I. 145, le commandant Blanchet, et à tous ses collaborateurs.

A partir de là commencent des opérations d'une autre portée, — qui sont moins de l'ordre de la matière que de celui de l'esprit, et qui auront pour but de transmuier en zouaves unanimes ce rassemblement de civils disparates. A première vue et à la réflexion, les différences apparaissaient inconciliables. Différences d'origine: ils étaient recrutés dans toute la France, le registre individuel, d'un commandant de compagnie contenait tous les noms de toutes les provinces. Différences de condition sociale et de fortune: tel débarquait d'une onze chevaux; un autre, « bistro » de La Villette, se vantait de dépenser cent francs par jour et s'efforçait immédiatement de le prouver. Mais, à côté, que d'ouvriers en demi ou total chômage, que d'artisans gênés par la crise, que de petits patrons inquiets de leurs échéances, que de chefs de famille soucieux pour les leurs, que de ventres affamés par les décrets-lois! que d'esprits aigris! Et parmi ces hommes de 30 ans, que de « partisans » étroitement asservis à des idéologies violentes et opposées. Comment faire de ces militants hostiles des militaires au service de la commune patrie? Cependant, à leurs postes de commandement, les chefs attendaient, avec une curiosité sympathique et un peu inquiète, mais aussi le cœur plein d'un bel espoir. Une fois de plus verraient-ils, dans le creuset, et sous leur contrôle et par leurs vertus, s'accomplir la fusion du plus pur métal?

Le long des routes de Belley à Arbignieu et Selignieu, de Belley à Thuys, de Belley à Bilignin et Bognens, s'échelonnent les groupes vêtus de kaki et crétés du rouge pourpre de la chécnia. Il fait chaud. Ils sont peu encadrés par des sous-officiers d'active, dévoués certes, mais insuffisamment nombreux. Pour hâter l'acheminement des convois et sauver les hommes des convoitises de la route (il y a des guinguettes à plus d'un carrefour), le colonel n'hésite pas à requérir une entreprise de transports automobiles. D'heure en heure, régulièrement, les cars déverseront leur contingent, qui aussitôt sera conduit au bureau des compagnies, enregistré, incorporé, complètement habillé, armé, logé. Dès ce premier soir, les clairons jettent à l'écho des collines les notes de l'appel et de l'extinction des feux: le 11<sup>e</sup> zouaves est né. Au soir du deuxième jour, on pourra faire le bilan de l'arrivée: quelques hommes « éméchés », quelques lots d'effets civils égarés et rassemblés à Belley dans le parc aux épaves. Mais, dans l'en-

semble, chacun est désormais à sa place, chaque chose est à sa place, correctement. En vingt-quatre heures, l'adaptation s'est réalisée parce que à tous les degrés de la hiérarchie, l'encadrement a joué, avec tact, mais fermement, son rôle. Le deuxième jour, le général Giraud sera reçu par des gardes de police dont le « garde-à-vous ! » n'est un peu tremblant que pour rendre au grand chef l'hommage d'une émotion qui n'est pas feinte. Et quand il repassera en tournée d'inspection, infatigable et finement paternel, accompagné du général Rapp, si vigilant, ils auront le plaisir l'un et l'autre à constater et à dire que, de jour en jour, le 11<sup>e</sup> zouaves ne cesse d'améliorer ses positions, d'embellir et d'enrichir son patrimoine. Le plus beau moment sera peut-être celui où le général-gouverneur Dosse et le général Mittelhauser membre du Conseil supérieur de la guerre, feront aux compagnies l'honneur de leur visite. Des granges, hier poussiéreuses et puantes, sont transformées en chambrées convenablement propres, ordonnées et fleuries ; des hangars, hier envahis par d'innombrables débris, sont devenus des réfectoires bien tenus. Mais le « nec plus ultra » se trouve, comme il convient, à la roulante : de ses flancs ornés de verdure se dégagent d'appétissantes promesses. Le dernier dimanche, les compagnies auront assez de « boni » pour composer un menu qui, après un apéritif d'honneur, au pernod, présente un poulet pour six. A l'issue de la période, le colonel Lorillard sera cruellement embarrassé pour répartir les prix qu'il destine aux installations les mieux tenues.

Et l'instruction dira-t-on ? Car c'est au pied du mur qu'on juge le maçon, et à la guerre qu'on juge le militaire. Le programme d'instruction était copieux, voire même encyclopédique. Il permettait de dire qu'on avait l'ambition de faire la paix et la guerre (toute la guerre) en quinze jours : sept séries de tirs de concours et de combat, — l'entraînement au combat du groupe et de la section, des manœuvres de compagnies, des manœuvres de bataillons avec chars, des exercices de nuit, et, pour finir, une manœuvre d'ensemble de trente-six heures, — le tout entrecoupé des nécessaires mouvements d'ordre serré et agrémenté de deux prises d'armes, l'une pour la présentation au drapeau, l'autre pour la remise d'une palme au monument aux morts de Belley. En composant un programme si chargé, le commandement avait sans doute vu juste. N'est-il pas préférable de donner la certitude qu'il y a beaucoup à faire, et que, les circonstances aidant on pourrait *tout faire* — plutôt que de partir à vide, et d'improviser, chemin faisant, au gré du vent qui souffle ou de la pluie qui tombe ? Mais le commandement voyait juste aussi, en jetant du lest, selon les variations du climat. La pluie s'en mêlant, une

pluie diluvienne et impraticable, il fallut tailler dans l'étoffe et raccourcir, en utilisant des programmes pour temps de pluie. Que ne peut-on faire quand il pleut ? théories, non pas des théories « passives », par exemple sur les marques extérieures de respect — ce qui est fastidieux et inopérant, quand cela a été déjà dit une fois pour toutes — mais théories « actives » sur le combat, sur les règlements du combat, sur les moyens pratiques de les appliquer dans le groupe, dans la section, dans la compagnie, travail sur la couverture à défaut de la boîte à sable. On dira que c'est le métier des gradés, qui dépasse l'homme de troupe. Mais, outre que dans tout zouave de 2<sup>e</sup> classe, il y a un gradé en formation, il est bon, il est nécessaire qu'au pays de Descartes on cherche à « faire comprendre » et l'on fasse comprendre, même aux esprits les plus simples, le sens des choses qui se font, le comment et le pourquoi, les tenants et les aboutissants. Il faudrait que pas une manœuvre ne fût réalisée sans avoir été préalablement expliquée à tous, dans sa genèse et son évolution et ses conséquences. Est-il permis ici d'exprimer un regret ? On eût voulu disposer d'un local assez vaste et assez commode pour qu'il servît de salle de classe, avec son tableau noir où le capitaine dessine le plan du terrain, indique la répartition des groupes et des missions. Pourquoi l'armée nationale, quand elle est en manœuvre au service de la France, n'aurait-elle pas le droit de se servir des salles des écoles publiques, pour y rassembler les fils de France, aux fins d'y étudier la leçon sur le combat ?

L'essentiel a tout de même été fait. L'essentiel, c'est qu'il n'y ait pas de temps mort. Sur les temps morts, comme sur les cadavres, se rue l'armée malsaine des nécrophores. Pendant les temps morts, l'homme s'ennuie, doute de son utilité et de la légitimité de sa présence dans la vie militaire : rien n'est plus nocif que le temps mort, rien — si ce n'est l'exercice machinal, sans but, par conséquent sans raison, qu'on impose à la troupe pour « tuer » le temps. Alors ce qui est tué, ce n'est pas le temps mais l'enthousiasme et la confiance. Et les hommes rentreraient dans leurs foyers avec la sourde rancœur d'avoir perdu quelques semaines de leur jeunesse. Ce qui a fait, croyons-nous, la fécondité de cette période aux zouaves, c'est que, de toutes façons, il n'y a pas eu de temps mort.

La manœuvre finale, — marche d'approche et prise de contact, — s'est développée dans un terrain mamelonné et coupé de fourrés épais qui compliquaient la liaison, mais qui couvraient parfaitement la marche. Des commentaires recueillis à la critique, nous retiendrons que les troupes ont progressé *silencieusement* : « On n'entendait rien », dira le général Giraud ; et qu'elles ont

mis du cœur à l'ouvrage. Sans doute, y a-t-il eu des erreurs, mais ne sont-elles pas souhaitables pour les enseignements qu'elles comportent ? Faut-il dévoiler ici notre pensée entière ? Nous préférons de beaucoup la manœuvre en terrain libre, dans la nature, nous la préférons aux mises en scène arrangées dans les camps. Un camp est toujours plus ou moins truqué. En tout cas il est trop connu, tellement connu que, d'avance, on flaire sur le terrain les solutions types. La manœuvre n'est plus qu'une série de clichés qu'il s'agit de reproduire, sous l'œil scrutateur des arbitres qui attendent pour voir si on va bien faire comme c'était prévu, c'est-à-dire comme l'année dernière. Il s'établit là une sorte de poncif militaire, qui n'est pas moins réfrigérant que le poncif littéraire. Ah ! comme la manœuvre a plus d'imprévu, donc plus de signification, quand elle lance les bataillons dans le vrai bled, celui des batailles réelles. Sans doute, les camps gardent toute leur utilité pour l'entraînement technique, mais pour la tactique ne faut-il pas le bled ?

Le dernier jour, le 11<sup>e</sup> zouaves s'est massé au champ de tir de Bognens, face aux drapeaux : celui du 28<sup>e</sup> R. T. T., celui du 5<sup>e</sup> R. T. M., celui du 54<sup>e</sup> R. A., celui du 11<sup>e</sup>. Un télégramme vient d'arriver de Casablanca : « Officiers, sous-officiers et hommes de troupe du 10<sup>e</sup> zouaves adressent sentiment, cordiale camaraderie à 11<sup>e</sup> zouaves tout entier. Sont heureux lui offrir parrainage — Vive le 11<sup>e</sup> ! » Le colonel Lorillard, dont la voix monte comme une flamme, proclame alors l'ordre du régiment n<sup>o</sup> 2 : « ...Que vous gardiez sous l'habit civil ce bel esprit civique et patriotique qui vous a fait accepter joyeusement une « servitude » momentanée, mais nécessaire et pleine de « grandeur ».

Et voici la minute de grandeur pathétique et d'absolue noblesse. Dans le beau silence immobile du « Présentez armes ! », le général Giraud parle, il parle avec force, avec force et tendresse, tendresse et fierté : « 11<sup>e</sup> zouaves, je vous reçois dans ma division, la 1<sup>re</sup> nord-africaine, qui serait aussi la première sur le champ de bataille. » Sur le champ de tir de Bognens, ils ne sont plus 2000, mais un seul, d'un bloc, d'un cœur.

Tout à l'heure, un groupe de zouaves écrira au colonel : « Après la présentation, émouvante pour nous tous, aux drapeaux de la 1<sup>re</sup> division nord-africaine, nous vous remercions de tout cœur pour vos paroles d'adieu confiantes et affectueuses... » Ce soir « ils » sont en civil, demain « ils » partiront, après avoir glissé dans leur portefeuille la plaquette souvenir, à leur nom, que le colonel Lorillard a fait éditer pour eux. Dès l'aube du lendemain, à 4 heures, des cailloux claquent contre les volets d'une chambre : « Mon capitaine, nous avons voulu vous dire au revoir... » Et

---

celui-là, que veut-il ? Il est un peu vacillant, il a dû passer une nuit orageuse. Il a une rose à sa boutonnière, une rose un peu fanée. Aucun doute : il est entre deux vins, celui de la veille et celui d'aujourd'hui : « Mon capitaine, vous ne me reconnaissez pas ? Commarmond, de la 3<sup>e</sup> section, Commarmond de Villeurbane, cressonnier à Villeurbane. Dans le civil, on dit comme ça des choses, mais c'est des blagues... Vous pouvez toujours venir me voir chez moi. Je vous donnerai bien une salade... »

Capitaine de réserve JOLYON,  
11<sup>e</sup> zouaves,

*Professeur au lycée de Bourg.*

---